

Rapidement et coûte que coûte. Elle reprend son souffle rue du Calvaire, décidément il aura été le sien. Son chemin de croix, son calvaire et son enfer. Et pourtant en arrivant à l'Hôtel-Dieu, elle se sentait prête à lui accorder son pardon, pour tenter de guérir cette entaille profonde qui s'élargit en elle à force de silences et de non-dits. Elle voulait vivre et pour cela panser cette plaie ouverte en lui disant : tu l'as fait, c'est arrivé, j'ai souffert le martyr, je te hais pour ça, je n'oublierai jamais mais je veux avancer.

Mais la mort avait devancé sa clémence et encore une fois, il avait eu le dessus, il l'avait écrasé de tout son poids. Il faudrait qu'un jour elle puisse mettre en mots cette douleur insupportable.

Elle rejoint en toute hâte sa petite chambre Cours des 50 Otages. Son esprit se répète en boucle le nom de cette avenue pour ne pas laisser la souffrance prendre possession de sa tête et de son corps... Cinquante-neuf la décennie qui s'achève, cinquante-cinq l'âge qu'il avait, cinquante ans l'anniversaire qu'elle voudrait vivre avant de se donner la mort elle-même. Absorbée par ses pensées, elle franchit le hall de l'hôtel et s'annonce au concierge qui la dévisage et semble la reconnaître. Il lui donne la chambre cinquante... il n'y a pas de hasard. À peine entrée, elle laisse glisser son manteau, se jette sur le lit sans se dévêtir. Épuisée par la brûlure des souvenirs, l'amertume des regrets, elle plonge dans un sommeil profond... et ne reprend conscience que le lendemain sur le quai de la gare, alors qu'elle s'apprête à prendre le train pour Paris et que, soudain, son prénom crié, la fait sortir de sa torpeur :

— Mademoiselle Monique ! C'est Paul ! Attendez moi ! J'ai oublié quelque chose d'important hier ! Votre Père m'avait donné ça pour vous au moment où on l'a emmené à l'hôpital. J'avais oublié sur le coup de la tristesse. Enfin qui part si vite, j'avais pas imaginé ça. C'était mon ami Monseigneur, vous savez.

Monique refuse d'abord le paquet du vieil homme essoufflé, prétextant que ce présent post-mortem est trop douloureux, qu'il peut le garder lui, son fidèle compagnon. Mais il refuse, il a promis. Elle le remercie en posant sa main sur la sienne, lui rend les clés de la chambre en échange.

— Je ne veux rien d'autre de lui. Tout ce qu'il possédait vous appartient désormais Mr Paul.

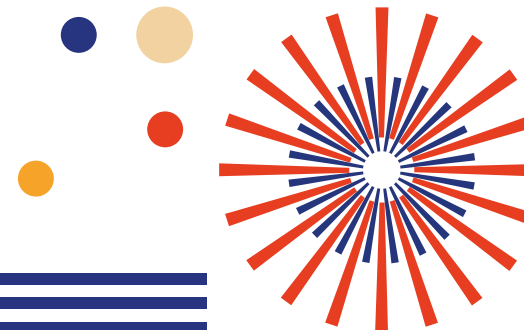
Elle se hâte à rejoindre sa place, le train démarre enfin, Nantes s'éloigne et met sa douleur à distance... même si le paquet lui brûle les doigts. Il lui faut l'ouvrir et savoir. Elle déchire le papier et découvre un petit carnet noir, un recueil de poèmes, ses poèmes à lui, ses mots pour dire l'indicible, pour hurler sa honte, pour demander pardon. Elle pleure et sourit à la fois en les lisant. Il n'y a pas de hasard. Elle aime aussi les mots, ses mots, cette autre part de lui. Comme lui, elle aurait voulu étudier parce que s'instruire, dire, écrire serait s'élever et guérir. Et ne plus craindre l'avenir.

Émue par ses larmes et sa présence inattendue dans ce train, une jeune femme s'agenouille à sa hauteur, lui tend un mouchoir et murmure :

— J'étais à l'Ecluse vendredi soir, vous y chantiez comme une diva Mademoiselle Barbara.

PREMIER PRIX

Concours de nouvelles
des 50 ans de l'Université permanente
JUN 2026



Revenir à Nantes

Anne CHABOT

Le noir dévore la cité, une nuit de plomb où le mince sourire de la lune fait peine à voir. La jeune femme se hâte, ses hauts talons claquent et se tordent sur le coin des pavés, révèlent sa présence dans le silence du soir. Elle n'a pas eu le temps de se changer, la journée a été terriblement longue et difficile, si éprouvante qu'elle aimerait enfin marcher à plat, sentir l'humidité sur l'asphalte, se rafraîchir dans l'eau qui serpente dans le creux du trottoir. Ça ne se fait pas ici mais elle finit par le faire, s'adosse à un mur de la ruelle à deux pas de la place Royale, dénoue rapidement les brides de ses chaussures crotées, les tape l'une contre l'autre, les glisse dans son cabas noir et frotte vigoureusement ses pieds douloureux. Après des années d'errance, elle a oublié cet endroit et on l'a oubliée. Elle peut donc marcher librement cette nuit, au coeur de la cité, demain elle aura quitté Nantes et se fait la promesse de ne jamais y revenir. Soulagée de l'entrave de ses souliers, elle continue de cheminer en allongeant le pas mais ralentit en arrivant sur la place, charmée par la splendeur de l'immense fontaine qui scintille. Décembre est doux cette année et depuis une semaine, il pleut. Avec ce temps, difficile de s'imaginer que la féerie de Noël et l'ambiance festive animaient les rues il y a quelques jours encore. L'accalmie de la pluie et l'alcôve illuminée l'incitent à s'asseoir un instant, juste pour faire une pause avant l'épreuve et surtout se faire du bien. Elle replie ses jambes et les serre contre son corps pour réchauffer ses pieds et calmer les palpitations de son coeur. Cet endroit aussi elle l'avait oublié. Depuis son arrivée ce matin, sa mémoire ne lui fait revivre que la douleur des gestes, rien de la douceur des lieux. Elle ferme les yeux, essaie d'apaiser ce tumulte intérieur, elle est si proche de son antre à lui, se demande si elle a bien fait d'accepter. Monsieur Paul lui a confié la clé de "Monseigneur" parce qu'elle y a droit, parce que c'est la sienne à présent. Elle se doit d'y aller maintenant. Maintenant ou jamais.

Elle pose la pointe des pieds sur le pavé froid, rajuste sa robe de laine humide pour qu'elle effleure le sol, souffle dans ses mains et rejoint à grandes enjambées l'escalier de la rue adjacente, la Rue de l'Echelle. De grosses gouttes stoppent brusquement sa marche décidée et elle ouvre le vieux parapluie qu'on lui a prêté ce matin au cimetière Miséricorde... Un nom prémonitoire, un signe envoyé à celui à qui elle était prête à accorder sa clémence et son pardon après tant d'années de colère et de silence. Elle gravit la première marche en vacillant et compte les suivantes à haute voix pour calmer les tremblements et se donner du courage. En suivant les indications de l'ami, elle aperçoit la petite porte et, pour vaincre l'irrépressible envie de fuir, introduit rapidement la clé dans la serrure. Sans réfléchir, elle pénètre dans la chambre obscure avec, à la main, la lampe de poche prêtée par Mr Paul.

L'émotion la saisit aussitôt, le dégoût aussi. La chambre est minuscule, humide, l'odeur insupportable. Près d'une lucarne opaque, un matelas de fortune sous un amas de livres et de papiers. Au fond de la pièce, une chaise, un lavabo rempli de vaisselle sale, des cadavres de bouteilles, un réchaud crasseux posé à même le sol. Elle inspire profondément l'air saturé du dehors, tire la porte derrière elle, s'assoit en apnée sur la petite marche de l'entrée et observe. Le faisceau lumineux dirigé sur d'infimes indices dévoilent des bribes de lui. Elle distingue des lambeaux

de magazines, des coupures de journaux qui se chevauchent sur le mur du fond, des cartes de poker jetées au sol, une malle en bois qui crache un fatras de tissus et d'objets. C'était donc là son refuge, le recoin de sa triste existence, de sa vie marginale dont elle ne savait rien depuis si longtemps. La lampe donne des signes de faiblesse. Petite fille aux allumettes, le moindre éclat de lumière lui dévoile un instant de magie dans le sordide du lieu. Et fait renaître l'espoir qu'il ait été aussi un autre. Les couleurs du jour, L'homme révolté, Bonjour tristesse... cette pile de livres de Gary, Camus, Sagan éclaire soudain un goût pour la littérature qu'elle ne lui connaissait pas. Une étincelle de savoir et d'humanité dans cette figure du bourreau. Passait-il ses heures à lire dans ce taudis ? Un nouveau faisceau, une autre révélation. Sur le mur, des articles découpés sur la faculté de lettres de Nanterre, sur le projet d'une nouvelle université à Nantes qui verrait le jour dans quelques années... et quelques lignes maladroites d'un courrier jamais envoyé, adressé à un recteur, disant son souhait le plus cher d'apprendre Les lettres modernes, son regret que l'entrée à l'université ne soit pas autorisée aux adultes. Avait-il toujours eu ce rêve fou d'étudier, même lorsqu'il était représentant de commerce ? Derrière l'abject de l'homme, l'espoir d'une âme qui veut s'élever, la fameuse part de l'autre. Celui qu'il aurait pu être si la guerre n'avait pas fait de lui un animal traqué, un juif poursuivi par la milice, puis un jour un bourreau à son tour. Des fulgurances de terreur et de souffrance la traversent soudain, de celles qui la réveillent la nuit et s'évaporent le jour dans son filet de voix salvateur.

Elle frappe contre son genou la lampe qui vient de s'éteindre à nouveau. La lumière vacille contre le mur et ce qu'elle voit alors en s'approchant la prend à la gorge : des photos d'elle accompagnées d'un petit encart d'un quotidien parisien. C'est à la fois troublant et brutal. Elle aurait voulu avoir disparu totalement de sa mémoire, qu'il ne reste rien d'elle dans la tête de ce vieux fou errant... ou seulement une incompréhensible honte. Pourtant celui qui avait abandonné soudainement le foyer familial 10 ans plus tôt, les suivait à la trace et glanait des bribes de sa vie, elle qui tentait de rayer la sienne de ses souvenirs. En se levant pour fuir, elle glisse sur des cartes et se souvient de la discussion d'hier avec Mr Paul : le marginal noyait ses démons dans des addictions quotidiennes, celles du jeu et de l'alcool. Il participait chaque soir à des parties clandestines dans des bistrots sombres du Bouffay ou dans des cafés peu fréquentables de la place Viarme. Il y dépensait le peu d'argent qu'il avait gagné en faisant des petits boulots et très souvent la manche. Son allure, son élocution et son arrogance ne faisaient plus qu'illusion auprès de ses compagnons de jeu qui l'appelaient Monseigneur par habitude mais savaient tous dans quel état de déchéance il vivait. Elle se souvient que ce vendeur de fourrures avait toujours eu cette dégaine d'aristocrate qui en imposait, même aux yeux de sa propre famille. Cette image brutale qui surgit lui provoque soudain des nausées et elle se rue au dehors en suffoquant.

Elle grelotte, la pluie s'insinue partout et se mêle à l'eau de ses yeux. Elle reprend ses souliers, renoue son châle et gravit l'escalier quatre à quatre. Elle doit fuir cet endroit, fuir ces images, fuir ses démons.